

tiers ? Il en est de même de tout ce que dit l'auteur sur la puissance de la lumière solaire, et par suite sur l'importance de l'exposition dans le choix des habitations, sur les dangers des vicissitudes atmosphériques, sur la propreté des logements et du corps, sur la nature et la forme des vêtements. M. Fonteret ne dédaigne rien de ce qui est utile : les moindres choses s'ennoblissent à ses yeux par leur but, et il les relève tantôt par une heureuse comparaison, tantôt par une plaisanterie à propos. Suivant l'exemple qu'avait donné M. Richard (de Nancy) dans son charmant ouvrage sur *l'Éducation du premier âge*, M. Fonteret examine les tissus divers, les coupes même de chaque partie de l'habillement ; il les discute en quelques lignes, et démontre clairement comment une série de petites attentions, de simples applications du bon sens, peut prévenir les mauvaises habitudes et les graves maladies.

Même marche dans le chapitre des aliments : l'auteur part de cet aimable axiome : bonne nourriture n'est pas synonyme de bonne chère ; puis il passe en revue les mets, les assaisonnements, les boissons, les ustensiles, éclairant d'un mot chaque question. Chemin faisant, il attaque les préjugés les plus répandus, avec finesse, avec autorité ; il se montre véritablement ami du peuple, non pas en excitant la basse envie ou en fomentant des regrets aussi injustes qu'inutiles, mais au contraire, en ne perdant aucune occasion de faire sentir aux ouvriers combien la société nouvelle est préoccupée de leur bien-être, en leur faisant remarquer tout ce que les gouvernements font et projettent pour amener la vie à bon marché, tout ce que l'administration locale entreprend d'avantageux pour toutes les classes. Je ne lui reprocherais ici qu'un peu trop d'optimisme ; et je ne saurais le partager, tant que je verrai les faubourgs de Lyon contraster si horriblement, pour le pavage et la viabilité, avec la partie cen-